

L'Écho des absents



VIRGINIE COËDELO

Virginie Coëdelo

L'Écho des absents

© Virginie Coëdelo, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1803-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Samedi 14 juillet 1934

Joséphine et Paul Morel s'avancent vers la sortie de la grande salle qui mène au perron de l'hôtel de ville. Il la tient par le bras, ils sont désormais mari et femme, fiers et amoureux. Lorsqu'ils apparaissent sur le pas de la double porte grande ouverte pour l'occasion, un festival d'applaudissements les accueille au milieu desquels on hurle « Vive les mariés, vive les mariés ! »

Joséphine éclate de rire tant elle est heureuse, et embrasse tendrement Paul sur la joue. Les amis musiciens du groupe de Paul ont apporté leurs instruments, entament un air de swing et on se met à danser sur la petite place. La journée promet d'être festive et joyeuse.

Ils descendent les escaliers, on vient les féliciter, les embrasser. Le photographe les interpelle pour prendre la photo officielle qu'ils lui ont commandée, en les pressant un peu car il doit se rendre à un autre mariage. Les invités commencent à se disperser pour se rendre au restaurant. Quelques-uns restent sur place pour assister à la séance photo, notamment les parents de Paul. Ceux de Joséphine ont refusé d'assister à un mariage « païen », d'autant plus furieux que leur fille épouse un saltimbanque.

Le photographe prépare son décor, place harmonieusement les fleurs de chaque côté des trois dernières marches de l'escalier et invite les mariés à se placer au centre. La mère de Paul s'approche pour réajuster la ceinture de la robe cousue de ses mains et de tout son cœur. C'est une robe de satin beige, longue, droite, ajustée à la taille, ornée de détails de dentelle au col, aux extrémités des manches et à la ceinture. Elle glisse avec douceur une main sur les cheveux de Joséphine, tirés en arrière pour former un chignon, dans lequel est incrusté un peigne qui supporte un petit voile.

Joséphine glisse son bras sous celui de Paul, ils esquissent tous les deux un léger sourire. Le photographe effectue plusieurs prises en seulement quelques minutes, perçoit chez ce couple autant de lumière que de grâce. Ils portent sur leurs visages l'innocence et l'insouciance de leurs vingt-deux ans, s'aiment d'un amour infini, veulent avoir des enfants et être heureux, tout simplement.

Chapitre 1

ANTOINE

J'aurais pu faire autrement, agir dans l'instant, tout dire, tout révéler, ne rien garder pour moi, ne rien enterrer, surtout pas mettre de côté. J'avais le choix, la possibilité de laisser la vérité éclater en plein soleil, ou bien la laisser à l'ombre, au repos, comme on protège prudemment les peaux fragiles sous un parasol. J'ai eu peur pour elle, tout simplement, peur des brûlures, peur des effets secondaires d'une révélation aussi vive, intense. J'ai voulu laisser Jeanne à l'abri, parce que je ne voulais pas voir souffrir encore plus la femme que j'aimais, tellement affectée et affaiblie par la mort de sa mère. Je l'ai protégée pendant des années de mon silence d'amoureux que je ne suis plus aujourd'hui. Je ne l'aime plus comme un homme aime une femme. Je l'aime comme une femme qu'on a aimée, qu'on regarde avec tendresse et regret.

Aujourd'hui, j'ai le sentiment de lui devoir cette révélation. Elle me paraît suffisamment forte pour recevoir ce que j'ai à lui dire, ou plutôt ce que sa mère a à lui dire, du fin fond du passé. Je vais prendre le risque qu'elle m'en veuille, qu'elle me déteste, qu'elle me rende coupable de ses maux. Elle ne comprendra peut-être pas mon silence depuis toutes ces années, mais ce sera cohérent, parce que depuis quelque temps, on ne se comprend plus vraiment. Elle va peut-être hurler, ou se taire. Elle ne me croira peut-être pas. Elle demandera à voir, alors je lui montrerai, tout simplement. L'écriture de sa mère comme une vérité indéniable, les mots de sa mère qui dorment planqués dans un tiroir depuis sept ans, depuis son silence, depuis sa mort. Ces mots qu'elle m'a laissés en héritage, tout incapable qu'elle a été de les transmettre directement à sa fille. Anne, ma belle-mère adorée, a voulu faire de moi son intermédiaire, son porte-parole, son courage qui lui a manqué, qu'elle n'a pas eu alors qu'elle se voyait mourir. Je n'ai pas encore su honorer cet héritage. Je n'ai pas pu, pas su, ou pas voulu, je ne sais pas vraiment moi-même.

Désormais tout est différent. Homme un peu lâche que je suis, je me réfugie dans ce secret de famille qui ne m'appartient pas pour mieux me déculpabiliser du problème qui me concerne. Jeanne, je ne t'aime plus. Jeanne, tu ne m'aimes plus. On va se quitter bientôt, on le sait tous les deux, sans parvenir à se le dire. J'en aime une autre. Ça paraît tellement banal et dérisoire. Pourtant, ce n'est pas rien un amour qui s'efface, qui s'arrête de grandir, qui diminue aussi vite que les

jours pendant le mois de novembre, pendant qu'un autre croît lentement mais sûrement, tranquillement au fond du cœur. Ça ravage l'estomac et le cœur cet amour qui s'éteint, celui qui a brillé avec intensité pendant dix belles années. J'ai essayé de protéger cette flamme, de la mettre à l'abri pour lui donner une chance de durer, de reprendre de l'éclat. Mais Héloïse est arrivée, trop scintillante pour rivaliser avec un couple sur le déclin. Il a suffi d'un léger souffle, d'une petite respiration de sa part pour laisser fondre doucement la petite bougie d'amour qui existait encore entre Jeanne et moi.

J'ai tant relu la lettre d'Anne que je la connais désormais par cœur. Je suis passé par tous les états : la sidération, la colère, l'incompréhension. C'était tellement plus facile de ne rien dire, de garder ces émotions pour moi, d'épargner Jeanne. Je ne sais pas si je regrette ou si j'assume. Je n'ai pas osé, je n'ai pas réussi à me jeter à l'eau, j'ai eu peur, tout simplement. Je me suis laissé envahir par la peur, mais j'avais sans doute besoin de tout ce temps pour être prêt. On parle, on agit quand le corps et la tête sont prêts, comme si la vie nous poussait à nous jeter à l'eau uniquement lorsqu'elle est sûre que nous avons toutes les protections pour ne pas couler, pour avancer en sécurité. J'ai réussi parfois à oublier ces mots qui s'en allaient au large pour revenir s'écraser dans ma conscience, comme l'écume qui s'échoue sur le sable de la plage.

Sept ans, ça semble long pour garder un secret, mais la vie passe si vite qu'on oublie le temps. On oublie l'essentiel. On travaille, on dort, on regarde la télévision, on reçoit des amis, on essaie d'avoir un enfant, on part en vacances, on fête des anniversaires, des Noël, et puis, dans la précipitation et le remplissage de sa vie, on oublie de se dire l'essentiel. On ne se dit pas pourquoi on est là, on ne se dit pas pourquoi on reste, on ne se dit même pas parfois pourquoi on part, ou pourquoi on ne revient pas. Je suis, ou du moins j'étais, l'une de ces personnes qui suivent le cours de leur vie un peu bêtement, sans réfléchir à de réels désirs, cachés précieusement quelque part. Le regard et le sourire d'Héloïse m'ont fait comprendre que j'existais pour la rencontrer. Elle me donne cette force de surmonter mes peurs, de dire ce que je suis, ce que j'ai au fond de moi, même si ça fait mal et remet en cause tout ce que j'ai construit jusqu'ici, et qui aujourd'hui n'a plus de raison d'être.

J'ai été factice, j'ai été pendant des années quelqu'un d'autre que moi-même par convenance, par conformisme. J'ai été celui qu'on a voulu que je sois, je suis resté ce petit garçon bien élevé et discret, celui qu'on n'entendait pas, celui qui ne faisait jamais de bruit, qui ne parlait pas pour ne pas déranger, et ne surtout pas se faire remarquer.

Anne, ma chère Anne, ta vérité, tu aurais pu la confier à quelqu'un qui aurait su oraliser ton écriture. Je n'étais pas le bon candidat il y a sept ans. De ta plume, ils sont passés dans ma tête sans qu'ils puissent en ressortir et prendre la couleur d'un son, d'une note, bonne ou mauvaise. Aujourd'hui, je ne suis plus le même, et tu le savais sans doute que j'attendrais le jour parfait pour faire ta révélation. Ce moment est arrivé, je vais honorer ta confiance.

Le 14 juillet approche, Jeanne est partie déjà depuis une semaine dans sa chère maison au bord de l'Atlantique. Elle y a invité du monde, comme tous les ans, il y aura du passage, pour son plus grand bonheur. Des gens qu'elle aime depuis peu ou depuis longtemps, peu importe : son père Alain et Laurence, son amie Marie et son mari Christian, Philippe et son fils Maxime, Alex et Jo. Certains ne resteront que quelques jours, et d'autres éliront domicile pour une semaine, une quinzaine. Jeanne aime recevoir, s'occuper de ses proches, de leur confort, de leur bien-être. Elle aime faire plaisir, elle s'oublie parfois elle-même en se perdant dans les désirs des autres. C'est la manière qu'elle a choisie pour combler son manque affectif, le manque de sa mère, le manque d'un enfant qu'elle attend, et qui ne vient pas. Elle s'entoure, elle sourit, elle prend des photos, elle s'exclame bruyamment ; mais parfois, le soir, seulement devant moi, le blues l'envahit et elle se réfugie dans mes bras pour verser quelques larmes, ou parfois de gros sanglots qui explosent du fond de ses poumons et viennent se poser dans la chaleur de mon cou. Héloïse est tout le contraire, discrète et timide de prime abord, on pourrait la croire un peu taciturne ou froide, mais elle s'avère lumineuse et très joyeuse lorsqu'on apprend à la connaître. D'ailleurs, je ne la connais pas encore si bien, et mon désir si puissant de me lier à elle me donne la force d'avancer vers l'avenir.

Je serai en congé début août, et avant cette échéance, je vais inviter Philippe et Alain à la maison. Ils travaillent, comme moi, tous les deux jusqu'à la fin du mois. Je vais trouver le courage de leur lire la lettre d'Anne en les ayant tous les deux en face de moi. Quand ils sauront la vérité, je ne serai plus seul, ils m'aideront à l'annoncer à Jeanne. Ils seront sous le choc, mais ils garderont la tête froide, j'en suis sûr. Les deux hommes se voient peu et ne s'apprécient guère, mais ils ont toujours été suffisamment intelligents et bienveillants pour faire bonne figure devant Jeanne. Elle a vite cessé de les inviter ensemble, renonçant à son souhait de les voir devenir de bons amis, en comprenant bien la délicatesse de la situation. Je m'entends encore lui dire, alors que nous faisons la vaisselle après le départ des invités d'une soirée où ils étaient présents tous les deux : « Mais enfin Jeanne, tu en demandes beaucoup à ton père quand même, Philippe était l'amant de ta mère, ça compromet grandement une amitié, même si

ce sont de vieilles histoires. »

Le temps avait eu beau passer, Anne avait eu beau aimer Philippe alors qu'elle était provisoirement séparée d'Alain, ce dernier avait compris que sa liaison n'était pas terminée dans le cœur de sa future femme lorsqu'ils s'étaient réconciliés. Je n'ai jamais vraiment eu d'avis sur la question, sur la possibilité ou non que les deux hommes puissent faire fi du passé. Après tout, ils avaient aimé la même femme, cela aurait pu les rapprocher. Alain n'a jamais voulu côtoyer Philippe, a fait en sorte de garder ses distances, lui faisant bien comprendre que c'était lui qu'Anne avait épousé, sans même savoir que Philippe l'avait aussi demandée en mariage.

Quant à Jeanne, sa tendresse pour Philippe est douce et tranquille. Ils sont devenus amis après le décès d'Anne, sa mère à elle, son premier amour à lui. Une connexion particulière les a liés l'un à l'autre, ils ont appris à se connaître en se partageant leur peine, et la rendre ainsi moins intolérable. Cependant, rapidement, Philippe a freiné les élans de Jeanne qui réclamait de le voir assez souvent. Il travaillait beaucoup, était peu disponible. Elle en a souffert au début et puis, au fur et à mesure, elle a compris et accepté cette distance physique entre eux. Ils se parlent au téléphone et se donnent des nouvelles par messages, pensent mutuellement à l'anniversaire de l'autre, mais se voient finalement peu. Je me souviens de la joie démesurée de Jeanne le jour où il a accepté son invitation pour la première fois au bord de la mer, il y a trois ans. Depuis cette année-là, il vient toujours un week-end aux alentours du 14 juillet, seul. Moi, comme Alain, je pose toujours mes congés au mois d'août, je n'assiste donc jamais à leurs retrouvailles, et cela m'arrange bien je crois.

Cet été, ce sera différent car pour la première fois, il vient pour le 15 août avec Maxime, son fils de vingt-cinq ans. Un jeune homme discret et chaleureux, étudiant en journalisme, que nous avons rencontré à l'occasion d'un dîner organisé par Philippe, en février dernier. Nous avons longuement discuté tous les quatre durant cette soirée, et nous étions rentrés très tard. Jeanne était heureuse de cette invitation et de sa rencontre avec Maxime, alors j'étais heureux moi aussi. Dans la voiture, à notre retour, elle avait utilisé l'adjectif « charmant » pour qualifier Maxime. Elle utilise rarement ce terme, cela m'avait étonné, elle l'avait remarqué et m'avait dit en éclatant de rire : « Mais ne me dis pas que tu es jaloux ! »

Je n'avais pas réussi à rire de bon cœur avec elle, qui avait bu un peu trop de vin pour percevoir mon malaise. Nous n'avons pas revu Maxime depuis, ni Philippe d'ailleurs.

Chapitre 2

La maison de vacances de Jeanne est blottie au creux d'une forêt de pins, dans les Landes, à deux kilomètres de l'océan, que l'on peut rejoindre facilement à vélo. Le soir, quand le vent souffle dans la bonne direction, on peut entendre du jardin les vagues s'enrouler et s'échouer sur la plage.

Elle en fit l'acquisition quatre ans après la mort de sa mère, prête à vendre l'appartement de celle-ci, surprise elle-même par sa capacité à se détacher de cet endroit qu'elle avait pourtant sacralisé, longtemps incapable de toucher au moindre détail de rangement et de décoration.

Après la mort de sa mère, elle vécut quelques semaines dans son appartement, comme pour y sentir encore sa présence, puis elle s'installa avec Antoine dans une nouvelle maison, qu'elle considéra comme le symbole d'une nouvelle vie.

Elle y retourna toutefois régulièrement, s'y lovant comme dans un cocon dans lequel elle avait la sensation que rien ne pouvait lui arriver. Elle continua ponctuellement à faire vivre ce lieu vide d'occupant, ne pouvant se résoudre à le louer, et encore moins à le vendre à des étrangers. Les meubles, les bibelots, les livres la rassuraient, lui rappelaient que malgré son absence, sa mère continuait à être présente à travers chacun de ces objets, du moindre chemisier dans la penderie jusqu'aux tasses à café soigneusement rangées dans la cuisine. Elle aimait y passer le samedi après-midi, seule ou en compagnie de sa tante, ou de ses amis. Elle y convia Philippe à boire un café et simplement discuter, il accepta la première invitation, mais déclina la seconde en lui expliquant que la situation était trop douloureuse pour lui, et qu'il préférait les lieux neutres ancrés dans le présent et l'avenir. Parfois, durant la semaine, son père l'y rejoignait pour déjeuner. Pour faire plaisir à sa fille, il acceptait de venir dans l'appartement de son ex-femme dans lequel il était entré pour la première fois quelques semaines après le décès de celle-ci. Propriétaire d'une agence immobilière, sa fille ce jour-là lui avait fait visiter les lieux. Il avait vu d'abord par réflexe le potentiel de revente d'un tel appartement, et puis très vite, il s'était laissé gagner par le passé, imprégner par la personnalité de la femme qu'il avait aimée et qui respirait encore dans certains détails comme la couleur des rideaux ou le rangement méthodique des rayons de la bibliothèque. Il avait senti sa gorge se serrer lorsqu'il avait balayé du regard le mur décoré de photographies encadrées qui retraçaient la vie d'Anne. Il s'était immobilisé, envahi par l'émotion, devant le cliché qui les représentait tous les trois : lui, elle, et leur fille âgée de quelques

heures. Cela lui avait fait surgir une émotion étrange, vive et insaisissable, celle que l'on peut ressentir lorsqu'un moment de sa vie rejaillit comme une scène nette et précise du fond de la mémoire, à la simple vue d'une image figée. Les personnages reprennent vie, des sons se font entendre, des odeurs, des couleurs reviennent, et la photo prend vie soudainement. Il avait revu son frère, le parrain de Jeanne, prenant cette photographie à la maternité après avoir accouru pour rencontrer sa nièce. Ce souvenir faisait partie des quelques épisodes parfaits de sa vie, et, à soixante-cinq ans, Alain s'était rendu compte que celui-ci était le plus intense de tous.

À cette époque des déjeuners chez Anne, sa fille le sollicita régulièrement pour qu'il lui parle de sa mère, qu'il partage avec elle les détails qu'elle ignorait, mais qu'il avait encore en tête : leur rencontre, leur vie avant, après sa naissance. Il se soumit docilement à toutes ses questions, tenta d'y répondre avec toute l'exhaustivité et la précision dont il était capable, car il avait bien compris le besoin vital de Jeanne de se nourrir des souvenirs de sa mère, les siens comme ceux des autres, pour l'aider à accepter, digérer son absence définitive. Elle aimait tellement que son père lui parle de sa mère, qu'il lui raconte les films qu'ils avaient vus au cinéma, les restaurants dans lesquels ils avaient eu leurs habitudes, les amis qu'ils avaient fréquentés, les régions, les pays qu'ils avaient visités. Il gardait cependant les détails de leur vie intime : la souffrance de sa femme de ne pas avoir le deuxième enfant qu'elle désirait tant, leurs disputes, ses infidélités, toutes ces raisons qui les avait conduits au divorce.

Et puis, le temps passa, apaisa Jeanne de la douleur du manque et de l'absence, sans la faire disparaître complètement. Cette douleur finit par se tapir dans un coin de son corps, mais ressurgissait à la surface de ses émotions tantôt doucement, tantôt violemment en fonction des situations, des événements, des mois de l'année et des souvenirs qui y étaient associés. Son cœur pouvait encore se déchirer bruyamment, violemment durant la période des fêtes de Noël lorsqu'elle croisait une mère et sa fille dans la rue, bras dessus, bras dessous. Elle rentrait alors en courant sans pouvoir contenir ses larmes avant de se réfugier chez elle. Elle hurlait, extirpait sa colère et sa tristesse hors de ses poumons, de sa gorge, de ses yeux ; elle se vidait de ce chagrin pesant et asphyxiant jusqu'à ne plus pouvoir émettre un seul son, ne plus pouvoir verser une seule larme. Antoine la prenait dans ses bras sans trop savoir quoi dire ou quoi faire de plus. Il taisait le mal qu'il portait en lui, fait de colère et d'incompréhension, le mal de sa mère à lui qui était partie un matin pour aller travailler, et qui n'était jamais revenue. Il savait le manque, le vide et l'absence, sauf que sa mère n'était pas morte. Elle était partie vivre ailleurs, elle s'était